



Traité de résistance à l'air du temps

La capacité de résistance au mouvement est une vertu rare. Une vertu essentielle, pourtant, puisque le mouvement, sans autre objet défini que le fait d'aller vers ce qui semble être devant nous, est la caractéristique principale de sociétés occidentales obsédées par la performance et le progrès. Mais dans le difficile exercice qui consiste à retrouver le sens (à la fois raison et direction) il est des ouvrages qui servent de boussole.

L'Instinct de conservation et *Au seuil du monde* sont parus aux éditions du **Félin** en 2011 et 2013. L'auteur, Nathanaël Dupré la Tour, avait commencé, à travers cette écriture exigeante et méditative, à bâtir une œuvre, c'est-à-dire une pensée cohérente offrant une lecture organisée du chaos contemporain. Il est décédé brutalement ce lundi de Pentecôte, à l'âge de 35 ans. Mais les chemins qu'il a tracés sont à arpenter encore et toujours, pour qui refuse de se laisser porter par le courant de la modernité.

L'Instinct de conservation est un petit essai qui déjà dessine une vision de l'époque loin de toute posture, de toute mode. D'emblée Nathanaël Dupré la Tour y refuse le qualificatif de réactionnaire pour lui préférer celui de conservateur, auquel il entend rendre ses lettres de noblesse. Le conservateur n'est pas là pour les coups d'éclat, pour l'opposition flamboyante, qui très souvent adopte les codes médiatiques de ceux qu'il prétend

combattre. Le conservateur se contente de perpétuer. Il est surtout celui qui, humblement, a conscience de sa finitude, celui qui se sait passeur.

La dette économique et la dette écologique que nous laissons aux générations qui viennent est pour lui le signe de ce déni de la mort et de cet oubli des racines qui caractérisent l'Occident moderne. Le troisième signe en est, selon Nathanaël Dupré la Tour, la perte de l'idéal européen à travers l'abandon de ses mythes fondateurs, de son histoire, et de tout ce qui avait pu transformer ce mot en vision. Car le conservateur, pour lui, ne récuse pas l'idée de progrès. Il la passe au crible d'un examen critique, loin de tout prométhéisme béat.

Au cœur de cette réflexion, on retrouve la question cruciale de la civilisation. « *Le barbare*, écrivait Claude Lévi-Strauss, *c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie.* » La phrase est devenue totem. Mais Nathanaël Dupré la Tour la récuse, observant que « *l'une des distinctions fondamentales que la modernité comme "passion du neutre" tend à effacer est celle qui sépare la barbarie de la civilisation.* ». « *Le civilisé*, écrit-il, *c'est d'abord celui qui croit à la barbarie comme une possibilité d'être en tout homme, à commencer par soi-même. C'est celui qui a vaincu en lui la barbarie, ou qui s'efforce d'y parvenir.* » Et cela passe par la réhabilitation des notions d'ordre et de morale.

Cela passe aussi, et c'est le thème du second ouvrage, par une forme

de désintoxication du mouvement perpétuel. *Au Seuil du monde* est un récit de la confrontation entre le temps affolé de l'homme intégré à la ville, et celui, au seuil du monde, organisé par la règle monacale. Il est surtout un appel à la contemplation comme capacité à jouir de l'ici et du maintenant pour atteindre ce que le poète Yves Bonnefoy appelle la « présence au monde », et que le croyant appelle « Dieu ».

« *Modelage intérieur* » qui doit offrir à l'homme revenant à l'agitation la « *capacité de projection dans l'avenir qui est un autre nom pour l'espérance.* »

Au Seuil du monde est un livre de sagesse pour des temps qui ne sont pas sages. Il appelle à remplacer le travail par l'œuvre, qui est redécouverte du sens du travail, et qui, de ce fait, peut nous guérir du narcissisme. Il est aussi un hymne magnifique à la paternité comme appréhension de l'altérité et de la finitude, comme amplification de l'être.

« *La conquête de la présence réelle au monde, la conquête de l'attention aux hommes et aux choses, est le premier pas vers la charité. Premier pas qui n'est pas grand-chose mais sans lequel rien n'est possible.* » Qu'on y adjoigne le mot « Dieu » ou qu'on le récuse, cette méditation est le premier pas vers l'humanisme, c'est-à-dire une pensée de l'homme qui lui rende la dignité que lui ont fait perdre la mécanisation, le consumérisme et le culte de la performance. Sur ce chemin, il est quelques guides, quelques passeurs, quelques phares qui ne s'éteignent jamais.